

MUSIQUE A l'Opéra du Rhin
Francesca da Rimini de Zandonai


Un opéra qui puise ses racines chez Dante. PHOTO KLARA BECK

Pour la fin d'année, une première production à l'Opéra national du Rhin de *Francesca da Rimini* de Riccardo Zandonai. Ouvrage demeuré inédit en Alsace.

UN OPÉRA RAREMENT à l'affiche, parce que méconnu et difficile à monter. La direction musicale en a été confiée au chef italien Giuliano Carella, qui l'avait déjà dirigé ailleurs, avec le Philharmonique de Strasbourg dans la fosse. L'Allemande Nicola Raab en signe la mise en scène qui mobilise une belle distribution de chanteurs. Cela n'étudie pas la question de savoir pourquoi cet opéra n'est pas entré dans le répertoire courant. Le compositeur a été l'élève de Mascagni, l'auteur de *Cavalleria rusticana*. *Francesca da Rimini* serait-ce un opéra vériste parce que le thème en est un fait divers ? Francesca a été mariée par erreur au frère de celui à qui elle était destinée. En retrouvant Paolo dont elle a rêvé, elle en tombe amoureuse, comme l'adultère que le mari légal punira en tuant les deux amants.

Diversité des actions, diversité des styles

Ces cas psychologique de Francesca seraient simple, mais le livret avait été tiré d'une pièce de Gabriele d'Annunzio, qui lui-même s'était inspiré de Dante. Et c'est là que tout se complique. Parce que la culture littéraire et les références artistiques surchargent le sujet mis en perspective avec l'histoire médiévale par le décor qui évoque un château fort, à vrai dire plutôt neutre. Le bruit de batailles est pour le deuxième acte, mais la musique de scène des tableaux à l'inté-

rieur prend des accents de musique ancienne. La diversité des situations appelle la diversité des styles musicaux et dans cette écriture très riche passent des allusions à Puccini ou Wagner. Le chœur des suivantes rappelle la tragédie antique. Les allusions sont également dans le texte, et ces références, rappels au passé, ralentissent le mouvement. Reste la performance des chanteurs dont Zandonai exige énormément sur le plan vocal, et que la mise en scène sollicite beaucoup pour sa part. Dans le rôle-titre très prenant, la soprano Saloa Hernandez allie vaillance et puissance dans un beau son. Marco Vratonja est un Giovanni très plausible dans la violence, Marcelo Puente, un Paolo le beau qui a de la présence. Tom Randle figure bien Malatestino, le troisième frère, le méchant. Josy Santos est la Samaritaine, Ashley David Pretowitz Ostasio. Le casting peut compter sur une ancienne de l'Opéra Studio telle Francesca Sorteni, et sur les actuels membres Maria Bauza, Fanny Lusstaud, Stefan Sbonnik. Le chœur de l'Opéra du Rhin occupe remarquablement sa place. L'OPS se déploie dans toute la gamme des nuances et de son savoir-faire, et peut se fier à la conduite de Giuliano Carella. Pour le public, Francesca da Rimini de Zandonai est une réelle découverte qui l'a laissé peut-être perplexe aux premiers actes, mais sans décourager la volonté d'aborder positivement une œuvre chaleureusement applaudie.

MARC MUNCH

► À Strasbourg, les 14, 19, 23 et 28 décembre à 20 h. A Mulhouse à la Filature, le 6 et le 8 janvier à 20 h.

SCHILTIGHEIM Festival Strasbourg-Méditerranée
Une clôture envoûtante

Clap de fin du dixième festival Strasbourg-Méditerranée samedi soir à la salle des fêtes de Schiltigheim. Au programme, chansons du Vieil Istanbul avec Pera et blues du désert avec les Touaregs de Tinariwen.

STRASBOURG-MÉDITERRANÉE

2017, c'est fini. Sur le fil rouge de l'utopie, cette dixième édition, ouverte sur le monde, a choisi une clôture forte en symboles. Avec Pera, en première partie. Un groupe transnational, formé d'un Turc, deux Grecs et deux Français. Issus d'horizons différents - Trio Aksak, Mandragore, Phémios, Kudsi Erguner ou Klezmer Kaos - les voici allier des chants turcs aux chants arméniens et grecs. Toutes, des pièces constitutives du grand puzzle culturel qui habitait jadis dans les ruelles des quartiers stambouliotes cosmopolites de Tatabiva, Pera et Galata. Une ode à la tolérance et l'ouverture, embrassée par la salle comble qui chante, crie et danse.

L'esprit est à la convivialité et au partage. Dans le hall de la salle schiltigheimoise, spécialités marocaines et libanaises embaument l'atmosphère. Le dépassement

est total. Puis, envolée accomplie dès l'arrivée des Tinariwen. Saisissants à la vue et à l'écoute. Depuis la parution de leur premier disque en 1992, les touareg-soldats-musiciens se font le porte-voix d'une révolution musicale et de l'insoumission du peuple touareg en lutte pour ses droits contre les autorités du Mali. Dans leur blues du désert, on décèle les influences de la musique arabe, les reflets de la country américaine ou la guitare de Jimi Hendrix dont ils avouent l'admiration. Leurs incantations en tamashek - langue des Touaregs - hypnotisent et envoûtent. *Ewan*, le nouvel album - et huitième album de la tribu d'Ibrahim Ag Alhabib, dernier membre du groupe original - va être à l'affiche et dresse le portrait de multiples personnages à la recherche de la vérité. Ils y chantent, dans des mélodies étranges, l'avenir - incertain, mais aussi les racines. Dans la salle, certains s'y abandonnent bras levés et yeux fermés. Voyage accompli jusque tard dans la nuit.

JULIANA SALZANI-CANTOR
 ► Tinariwen est également en concert ce mardi 12 décembre à La Filature de Mulhouse. ©03 89 36 28 28.

DOCUMENTAIRE Olivier Weber et les associations Y Voir et Vue d'ensemble

Dépassement de soi sur le lac Baïkal

Olivier Weber, écrivain et journaliste, a tourné un film *Au-delà de la lumière - Le défi Baïkal* sur une expédition de personnes malvoyantes sur le lac Baïkal. Une très belle aventure humaine.

Olivier Weber, écrivain et grand reporter (notamment reporter de guerre), Prix Albert Londres, diplomate pendant cinq ans aux Nations Unies, est un très grand voyageur. Il vient de participer à un incroyable périple en Sibérie sur le lac Baïkal, réalisé avec un groupe de personnes malvoyantes d'Alsace. Et en a rapporté un très beau film (*).

Ce voyage est né d'une discussion avec un ami, Pierre Muller, médecin et guide de montages, dont le père Gérard, pharmacien, a perdu la vue. Il s'agissait « d'aller au bout d'un rêve », explique Olivier Weber, qui a passé une partie de son enfance en Alsace.

Une entreprise de résilience, de reconstruction

Un groupe s'est constitué grâce à l'aide de deux associations alsaciennes, Y Voir et Vue d'ensemble. Composé de binômes (un malvoyant et un accompagnateur), le groupe s'est entraîné très sérieusement en montagne avant de se lancer dans l'aventure. Et, poursuit Olivier Weber, « trois mois avant le départ, on s'est dit : l'esprit de ce voyage est trop beau, il faut faire un film ». « Pas pour faire un al-



Pierre Muller, Olivier Weber et Gérard Muller. DR

bum de famille, précise-t-il aussitôt, mais pour les autres, c'était une sorte de résilience, de reconstruction ». Raconter au plus près du réel. Et, poursuit Olivier Weber, passionné, « ce fut une belle aventure humaine ». Le réalisateur raconte, raconte encore des bribes de sa propre vie qui éclairent son parcours : comment il a séjourné dans un orphelinat à Colmar, comment il a découvert dans son enfance deux livres - de Goethe et Cervantes - qui ont changé sa vie, comment il s'est dit à 8-9 ans « je vais écrire, cela va me sauver », comment il a étudié, étudié encore l'économie, le droit, l'éthnologie, tout en travaillant, comment il a été un temps berger, plongeur sous-marin pour les secours en mer. Il n'y a pas de talent, seul le travail, le travail, le travail », explique celui qui cite « Jack London qui a, lui aussi, eu une enfance pauvre ». Puis revient sur cette incroyable expédition sur le Baïkal. Les participants sont partis sur la glace (60 cm en février/mars) et dans la forêt. Très vite il y a eu osmose entre voyants et malvoyants qui se dirigeaient un orphelinat à Colmar, comment il a découvert dans son enfance deux livres - de Goethe et Cervantes - qui ont changé sa vie, comment il s'est dit à 8-9 ans « je vais écrire, cela va me sauver », comment il a étudié, étudié encore l'économie, le droit, l'éthnologie, tout en travaillant, comment il a été un temps berger, plongeur sous-marin pour les secours en mer. Parmi les accompagnants, il y

avait notamment un Strasbourgeois parlant russe, un journaliste de RFI Toufik Benai-chouche, originaire de Mulhouse. Et pour souder le groupe, qui a logé dans des cabanes de trappeurs et sous tentes par moins vingt degrés, il y avait la volonté de dépasser ses limites. Le film qui en est né est d'une extrême sensibilité, une cueillette d'émotions, de victoires intimes et collectives, de soif de découverte de soi et de l'autre, de soi et de la nature. Une véritable leçon de vie et d'amitié. Olivier Weber donne tout au long du film la parole aux participants exclusives, sans adjoindre de commentaire, entraînant ainsi le spectateur dans la périgrina-tion. L'osmose de ce groupe, l'intensité de son engagement, l'effort soutenu, la capacité de prendre du recul pour continuer à aller de l'avant, l'extrême lucidité qui rend humble et l'humour à toute épreuve donnent à cette expérience une tonalité rare. Une symphonie. Et lors de la présentation de ce film, jeudi, à Strasbourg, les participants étaient là avec cette même force d'entreprendre et une grande sagesse. ■

CHRISTINE ZIMMER
 ► (*) Produit par 2 Caps production à Hoenheim.

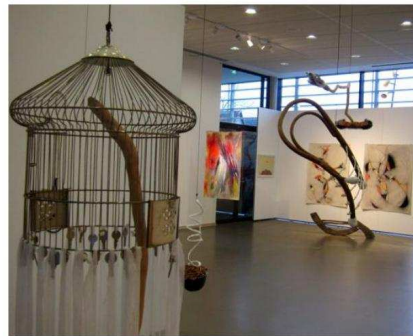
► Rediffusions du film à venir en 2018 sur France 3 et France 5.

DRUSENHEIM Au Pôle culturel

L'art d'alléger le monde

Après *Le poids du monde* de Laurent Reyneis, le Pôle culturel de Drusenheim accueille, jusqu'au 22 décembre, l'exposition *La légèreté du monde* mise en lumière par l'artiste peintre Germain Roesz.

EN CES TEMPS TROUBLÉS marqués par les attentats, les guerres, les crises humanitaires, la pollution et le réchauffement climatique, parler de « légèreté du monde » peut passer pour une provocation. C'est pourtant le titre choisi par Germain Roesz, artiste peintre et commissaire de l'exposition en cours au Pôle culturel de Drusenheim jusqu'au 22 décembre. Mais que l'on ne s'y méprenne pas. Pour lui, « tenter une exposition sur ce thème, ce n'est pas refuser la gravité qui y régit. C'est créer une distance de nature artistique qui évoque ou porte le monde sans jamais l'illustrer ». Comme un « clin d'œil » aux visages sombres et bruts de l'exposition *Le poids du monde* de Laurent Reyneis présentée au Pôle en mars, les œuvres sélectionnées par Germain Roesz dessinent, elles, « le chemin vers une puissance évocatrice, une allusion, un faire-comprendre qui n'ont rajouté pas au sombre, mais qui donne à chacun d'entre nous la conscience pour réagir. Elles proviennent de neuf



Sylvie Villaume travaille depuis toujours sur le presque rien, le retenu, l'équilibre... PHOTO DNA

artistes, peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs : Christiane Bricka, Robert Cahen, Michel Cornu, Armin Göhringer, Sina Jahangirian, Philippe Lepuet, Maren Rubin, Mitsuo Shiraishi et Sylvie Villaume. « Il peut y avoir des écarts entre la force qui il faut pour inciser la plaque de cuivre, pour suspendre, pour tronçonner, et ce que nous percevons globalement, à savoir toujours une aisance, une fluidité, une légèreté donc, commente Germain Roesz. Si l'on tient comme critère expressif la notion de violence on peut considérer ici

qu'elle est contenue, soumise à une attention, une lenteur qui la fait advenir souterrainement ».

Étincelle de vie

C'est le cas, notamment, des objets suspendus, récupérés, transformés, assemblés, de Sylvie Villaume. Ici, un pistolet dont le canon est relié à une corde annihile la violence de l'objet. L'ironie, là une cage à oiseaux métallique avec des clés suspendues à des rubans, un bout de chaise amputé, un casque de soldat rempli de terre... Face à la légèreté de la sus-

pension, les peintures sur bois et gravures sur cuivre du japonais Mitsuo Shiraishi offrent une tout autre vision du monde. Dans ses œuvres, marquées par la tragédie d'Hiroshima, les chemins ne vont et ne nement nulle part, les manèges sont désertés et les maisons inoccupées. Parfois seulement jaillit une étincelle de vie dans une brindille, un cerf-volant, une fenêtre éclairée. L'Allemand Armin Göhringer lui, « tronçonne le bois avec la délicatesse d'un dessinateur au calame ». De troncs d'arbre jaillissent des branches qu'il pose dans l'espace telle « une dentelle de vides qui créent des tensions musicales », souligne Germain Roesz. Citons encore l'installation vidéo de Robert Cahen, « Tombe ». Dans son triptyque bleu océan, le pionnier de l'art vidéo laisse les mots et les objets tomber lentement de haut en bas, comme une invitation à ralentir le monde, à contempler, à méditer. Une incursion dans le musée PASO propose un dialogue entre ces œuvres et celles de la collection permanente de l'artiste Paul Albert Klein : de la violence expressive du corps et des couleurs, de la force des troncs d'arbre s'échappent en filigrane une fragilité. ■

E. S.
 ► Jusqu'au 22 décembre, au Pôle culturel, 2, rue du Stade, à Drusenheim. Entrée libre.